4e Année. — N° 191. Dimanche, 29 Août 1875.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

1. TOILETTE EN FAILLE AVEC FICHU CHARLOTTE CORDAY. 2. ROBE DE PETITE FILLE. 3. TOILETTE D'INTÉRIEUR.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette en faille avec fichu Charlotte Corday. — Robe de petite fille. — Toilette d'intérieur. — Coin de mouchoir ou de taie d'oreiller. — Garniture pour robe en lingerie. — Col en broderie Renaissance. — Tricot barége. — Point noué. — Tricot étranger. — Tricot point d'arêtes. — Carré en lacet canevas. — Quart de voile de fauteuil. — Ensemble de voile de fauteuil. — Voile de fauteuil en toile Colbert et lacet Renaissance. — Toilette de faille bleue. — Costume d'intérieur. — Rébus.

SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriées.

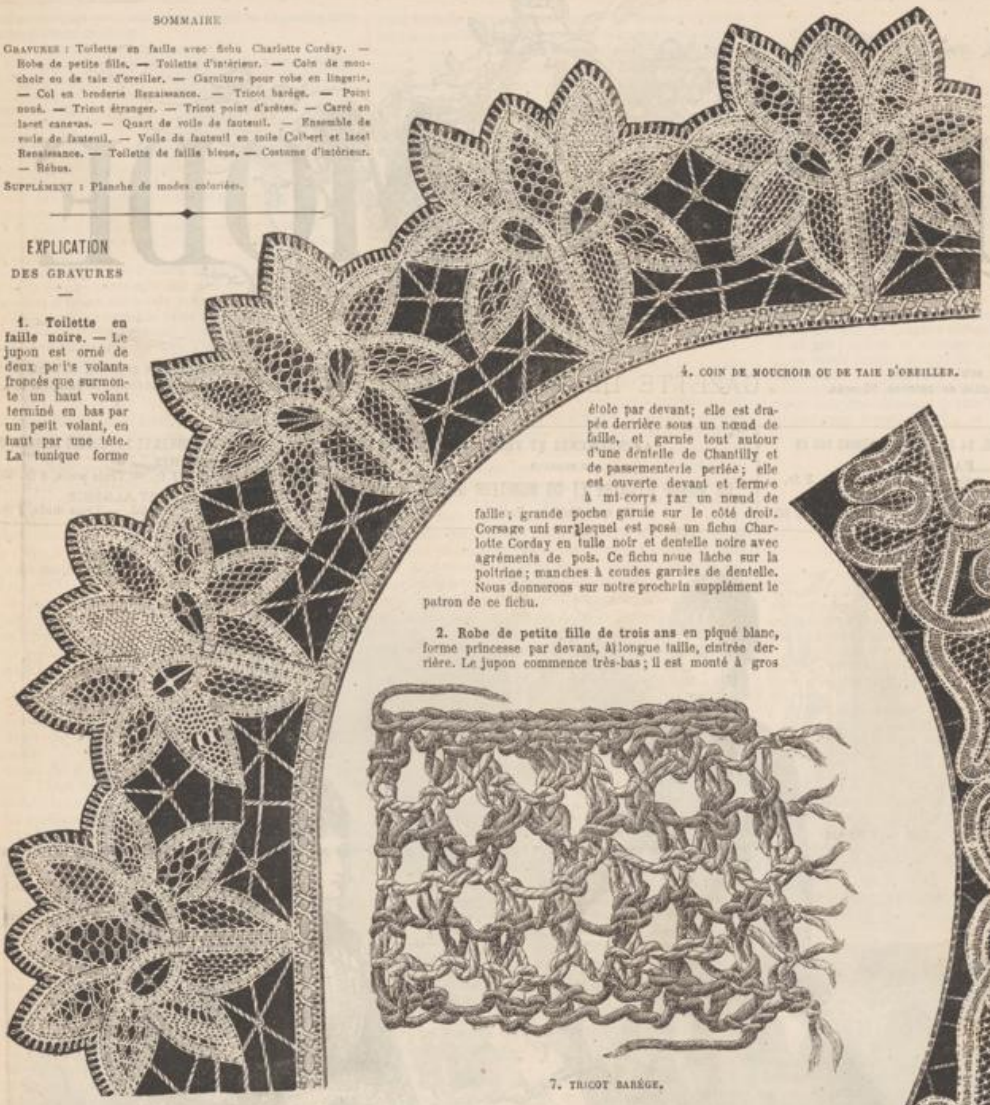
EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette en faille noire. — Le jupon est orné de deux petits volants froncés que surmonte un haut volant terminé en bas par un petit volant, en haut par une tête. La tunique forme étole par devant; elle est drapée derrière sous un nœud de faille, et garnie tout autour d'une dentelle de Chantilly et de passementerie perlée; elle est ouverte devant et fermée à mi-corps par un nœud de faille; grande poche garnie sur le côté droit. Corsage uni sur lequel est posé un fichu Charlotte Corday en tulle noir et dentelle noire avec agréments de pois. Ce fichu noue lâche sur la poitrine; manches à coudes garnies de dentelle. Nous donnerons sur notre prochain supplément le patron de ce fichu.

2. Robe de petite fille de trois ans en piqué blanc, forme princesse par devant, à longue taille, cintrée derrière. Le jupon commence très-bas; il est monté à gros plis. Ceinture de velours bleu commençant aux hanches, lisérée de velours bleu aux poches, aux manches et autour du cou. Nœud de velours bleu derrière et à l'encolure; catogan en velours bleu. Notre prochain supplément contiendra les patrons de cette robe.

3. Toilette d'intérieur en satinette rose et bleu, composée d'un jupon orné d'un haut volant qui se termine par un petit volant en biais garni de broderie anglaise; au-dessus du grand volant, un autre volant retombe; la jupe, taillée très-longue derrière, se drape un peu en forme de pouf. Corsage vague fixé par une ceinture russe en galon lissé d'or et orné d'un plissé dans le milieu du devant. Nœuds de velours noir au cou et aux manches. — Modèles donnés par Mme Elise, rue Richelieu, 64

4. Coin de mouchoir ou encadrement de taie d'oreiller. — Notre dessin reproduit le quart du travail en grandeur exacte. On le trace sur moleskine; on coud le lacet Renaissance, qui doit, si vous vous en rendez bien compte, être très-fin de réseau; on remplit les fleurs de jours variés, et se faisant bien opposition, puis les intervalles de barrettes cordonnées. Le lacet, qui doit prendre pied sur la batiste du mouchoir, est plus ouvragé que celui de la dentelle; une broderie en fil passé forme les médaillons et ovales; il se trouve dans les maisons que

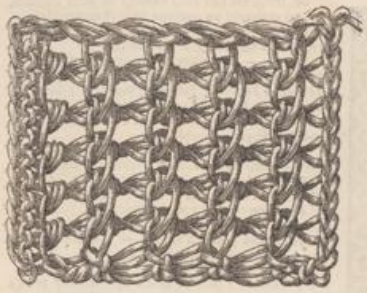


4. COIN DE MOUCHOIR OU DE TAIE D'OREILLER.

7. TRICOT BARÉGE.

5. GARNITURE POUR ROBE EN LINGERIE.

6. COL EN BRODERIE RENAISSANCE.



8. POINT NOUÉ.

nous recommandons, tout aussi bien que le lacet ordinaire.

5. Garniture pour robe en lingerie. — Modèle de Mme Lecker, 3, rue de Rohan. — Cette garniture se fait en appliques de deux étoffes l'une sur l'autre, l'une claire et l'autre foncée; on peut employer de la toile de lin gris écrue, très-claire. Sur toile foncée, l'entourage se festonne ou se cordonne en coton blanc.

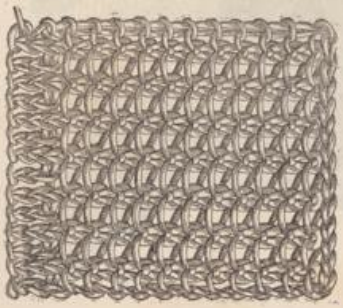
On peut encore se servir de ce dessin pour broderie à jour sur toile Colbert; dans toutes les parties teintées en noir, on enlèvera l'étoffe, ce qui produira un effet de contraste fort heureux.

9. TRICOT ÉTRANGER.

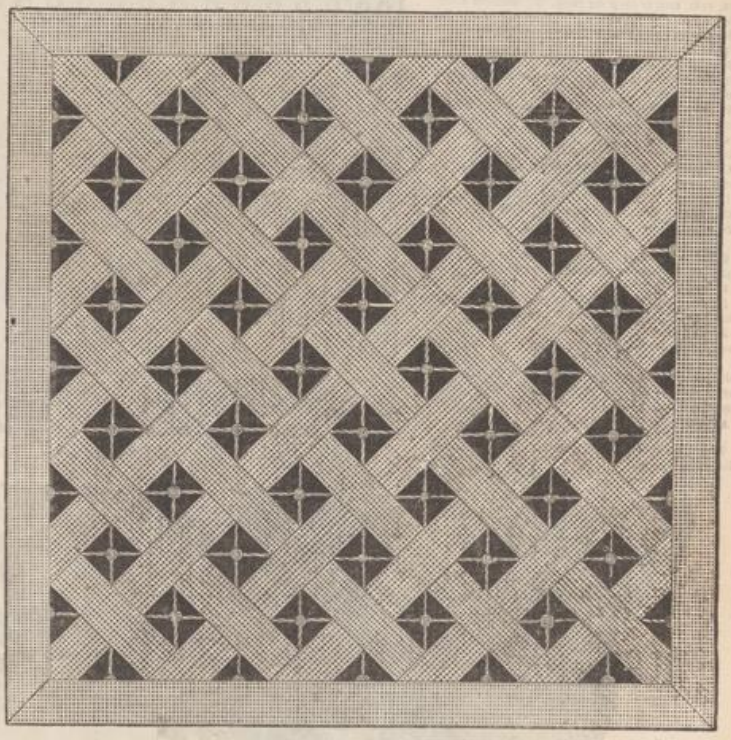
6. Col en broderie Renaissance. — Modèle de Notre-Dame-de-Sion. — Il faut se procurer du lacet Renaissance de la largeur donnée par notre dessin. On trace le dessin sur moleskine et on coud son lacet suivant la place indiquée; on remplit ensuite les pleins avec des jours variés; quant au fond même du col, l'étoffe doit être laissée ou remplacée par des barrettes vénitiennes.

7. Tricot barége. — Modèle de Notre-Dame-de-Sion, 116, rue du Bac. — Il se fait en coton ou en laine, suivant l'usage auquel il est destiné; en laine cachemire très-fine, on en établit des châles ravissants, des capelines délicieuses. Monter autant de mailles qu'il faut pour donner la longueur voulue, en divisant votre nombre par quatre.

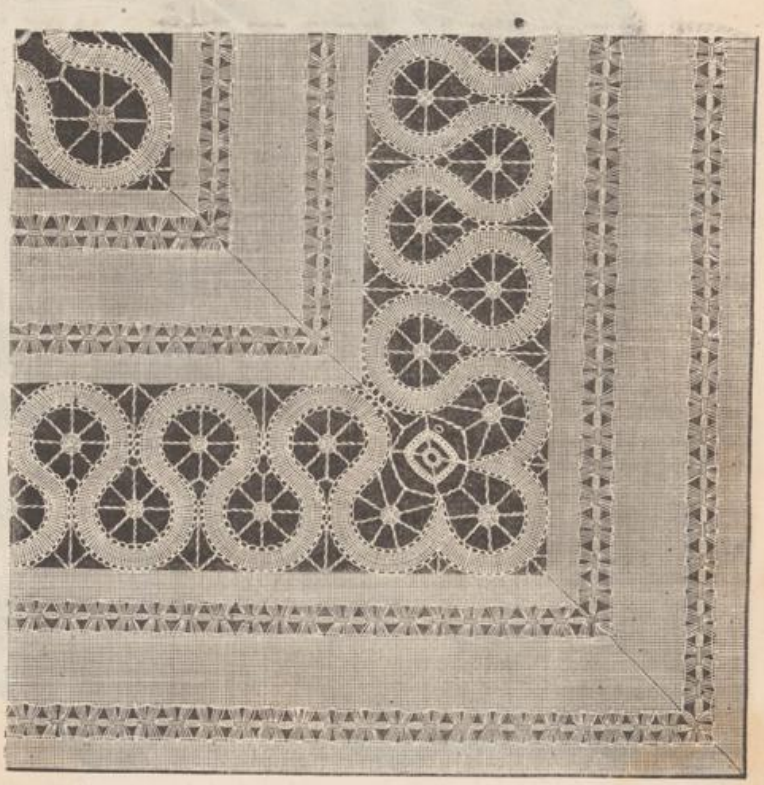
1er *rang*. — Tricoter à l'endroit * 2 rétrécis et 2 passes tout le rang; terminer par 2 rétrécis.



18. TRICOT POINT D'ARÊTES.



11. CARRÉ EN LACET CANEVAS.



12. QUART DE VOILE DE FAUTEUIL (VOIR, POUR L'ENSEMBLE DU TRAVAIL, LE DESSIN 13).

3e *rang*. — 3 mailles à l'endroit, 1 maille à l'envers, cela tout le long du rang, de manière à tricoter à l'endroit toutes les mailles du rang qui précède, à l'exception de la 2e passe qui se tricote à l'envers.

3e *rang*. — 1 maille à l'endroit, * 2 passes et 2 rétrécis jusqu'à la fin; terminez par 2 passes et 1 maille à l'endroit.

4e *rang*. — Tricotez toutes les mailles à l'endroit, à l'exception de la 2e passe, qui se tricote à l'envers.

Recommencer au 1er rang.

Ce tricot se fait de deux nuances, que l'on alterne de deux en deux rangs.

Le prix de la laine de Saxe est de 24 fr. le kilo, toutes nuances fines et ordinaires, et 30 fr. la laine Ternaux.

8. Point noué. — La première maille ne doit jamais être tricotée et la dernière rester unie.

11 mailles par bande.

1er *tour*. — Tout à l'endroit, en passant 2 fois la laine sur l'aiguille et à chaque maille.

2e *tour*. — Chaque maille qui est sur l'aiguille se compose de 3 brins; tricotez le premier à l'endroit, le deuxième à l'envers, le troisième à l'endroit; rabattez la seconde sur la troisième, la première sur la seconde; il ne restera qu'une maille; continuez tout le tour ainsi.

Recommencer au premier tour.

9. Tricot étranger. — Monter les mailles divisibles par quatre.

13. ENSEMBLE DU VOILE DE FAUTEUIL (VOIR LE DÉTAIL, DESSIN 12).

Ce tricot est fort joli, exécuté de deux nuances, qui se changent au onzième tour et au premier.

1er *tour*. — 2 mailles simples, 1 passe, 1 rétréci; répéter et terminer par un rétréci.

2e *tour*. — 2 mailles à l'envers, 1 passe, 1 rétréci à l'envers; répéter, terminer par 1 passe, 1 rétréci à l'envers; faites 8 tours de même, 4 à l'endroit, 4 à l'envers; contrariez le dessin.

11e *tour*. — 4 mailles unies, 1 passe, 1 rétréci, 2 mailles simples; répéter.

12e *tour*. — 4 mailles à l'envers, 1 passe, 1 rétréci à l'envers, 2 mailles à l'envers; répéter.

Faire 8 tours pareils aux 11e et 12e, dont 4 à l'endroit, 4 à l'envers.

Recommencer au premier tour.

10. Tricot point d'arêtes. — Le premier tour sans être tricoté, le dernier uni.

Monter 26 mailles unies.

1er *tour*. — 1 passe, 1 maille sans tricoter prise à l'envers, 1 maille simple, rabattez celle pas tricotée sur celle tricotée, 2 mailles simples, répéter.

2e *tour*. — 1 passe, 1 rétréci à l'envers, 2 mailles à l'envers, répéter alternativement ces deux tours.

11. Carré en lacet canevas. — Ces carrés peuvent s'alterner avec d'autres plus clairs, au filet ou au crochet, et remplacer des carrés de toile. On se procure du lacet canevas un peu gros, on le coud sur moleskine, en ayant soin de bien veiller à ce qu'ils s'entre-croisent, passant alternativement en dessus et en dessous les uns des autres; le point

14. VOILE DE FAUTEUIL EN TOILE COLBERT ET LACET RENAISSANCE.

1875 N° 191

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13, Quai Voltaire, à Paris

Toilettes de Mme Duboys, 31, rue d'Anjou.

Gants de la Parfumerie Rimon, 31, r. du Quatre Septembre.

de jonction doit
ainsi dire, imperc
de barrettes en cr

12-13. Voile de
nue de l'Opéra.
large de 4 centim
fils cordonnés, for
Coudre ce lacet
extérieur et l'autr
donner à ces cad
qui donne le quar
sant ; puis se proc
en vermicelle, suiv
De chaque côté
de petit point de
branches des roue
elles.

EXPLICATIO

Toilette de faille
ple, nuance crème
jupe de dessous, en
dans le bas de trois
tissu crème. Le der
che crème. Cette
versent le devant, a
sur le côté gauche
fixe le point de la p
mencé à droite, to
ainsi qu'il a été dit
constitue une riche
derrière, en tissu c
en bretelles de blai

de jonction doit être cousu d'une façon propre et, pour ainsi dire, imperceptible; puis les milieux se remplissent de barrettes en croix, retenues au centre par des pois.

12-13. Voile de fauteuil. — Modèle du Sphinx, 55, avenue de l'Opéra. — Il faut se procurer du lacet canevas large de 4 centimètres, à fils tirés, qui, retenus par des fils cordonnés, forment des jours.

Coudre ce lacet, qui forme galons, en encadrements, l'un extérieur et l'autre encadrant seulement l'étoile du milieu; donner à ces cadres la taille exacte de notre modèle n° 12, qui donne le quart du voile, ou l'augmenter en le grandissant; puis se procurer du lacet canevas étroit, et le coudre en vermicelle, suivant indication.

De chaque côté de ce lacet, il faut exécuter une espèce de petit point de tulle cordonné, sur lequel s'appuient les branches des roues qui remplissent les anneaux des vermicelles.

Ce travail doit se répéter aussi dans les mêmes proportions, et former la dentelle extérieure du voile dont l'ensemble se trouve au n° 13.

14. Voile de fauteuil en toile Colbert et lacet Renaissance. — Ce modèle, créé par la maison Assimon, nous a été communiqué par le *Sphinx*.

Il faut de la toile Colbert et du lacet Renaissance.

On trace le dessin sur moleskine, puis il faut appliquer des petits morceaux de toile aux endroits où se trouvent les petites palmes, festonner les contours, puis les découper; coudre ensuite ses lacets, en suivant les contours du dessin; remplir la dentelle du bord de jours variés, puis faire les barrettes vénitiennes au point cordonné, tout simplement. Dernière remarque : la palme se trouve encadrée d'un feston que l'on fait après coup sur fil bourré.

15. Toilette de faille bleu marine et bleu pâle, divisée en deux parties distinctes. Les lés de derrière sont en faille bleu marine et terminés par un haut volant dentelé et liséré de faille bleu pâle retombant sur un petit plissé de faille bleu pâle. Le devant est entièrement coulissé en faille bleu pâle; dans le bas, deux volants plissés que surmonte un bouillonné. Corsage en faille bleu marine s'ouvrant sur une chemisette en crêpe lisse par une ouverture carrée à la base et fermée sous le menton. Manches de faille bleu pâle, avec plissés et garnitures de dentelles blanches. — Modèle de Mme Élise, 64, rue Richelieu.

16. Costume d'intérieur. — Jupon de velours uni. Tablier en nansouk fin, orné de trois entre-deux de valenciennes séparés et d'un plissé de mousseline avec valenciennes au bout. Le tablier est drapé derrière sous un nœud de faille de teinte noire. Paletot saut-de-lit en nansouk, orné d'entre-deux et de plissés. — Modèle de Mme Day-Fallette, 15, boulevard de la Madeleine.

E. BOUGY.

15. TOILETTE DE FAILLE BLEUE.

16. COSTUME D'INTÉRIEUR.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Toilette de faille rose pâle et d'un tissu de soie très-souple, nuance crème, formant des carreaux à jour. — La jupe de dessous, en faille rose, est unie, ornée simplement dans le bas de trois volants plissés alternant faille rose et tissu crème. Le dernier volant rose est surmonté d'une ruche crème. Cette jupe est couverte de draperies qui traversent le devant, ainsi que l'indique la gravure, et drapent sur le côté gauche par un nœud de faille dans lequel se fixe le point de la première draperie, qui, après avoir commencé à droite, tourne derrière et se termine en pointe, ainsi qu'il a été dit. Un large effilé à grille orné de glands constitue une riche garniture à cette toilette. Corsage lacé derrière, en tissu crème, posé sur transparent rose et coupé en bretelles de biais lisérés de roses et de plissés. Manches bouillonnées avec biais roses séparant les bouillonnés, et terminées par un double plissé faille et crème. — Modèle de Mme Duboys, 31, rue d'Anjou.

Toilette d'automne en faille gris foncé. — Le jupon est garni de volants plissés et d'un bouillonné à plis retournés, au-dessus duquel est une tête plissée. Tunique princesse en belle étoffe de laine, de teinte un peu plus claire. Cette tunique est ornée d'une broderie en soie nuancée du noir au gris d'argent qui forme des guirlandes de liserons remontantes. Elle est drapée derrière d'une façon originale qui relève seulement un côté sous un nœud de faille et laisse tomber l'autre carrément; les manches et le corsage ont également la même broderie, disposée ainsi que l'indique le dessin. — Modèle de Mme Duboys.

COURRIER DE LA MODE

Quel singulier été nous traversons! Pendant deux mois, nous avons dû porter des vêtements presque chauds, tant il faisait froid, tant le ciel était sombre, ne m'étant on suffoque sous les rayons d'un soleil brûlant. Ces changements brusques, ces températures anormales font qu'on n'est jamais absolument parée contre tant d'éventualités. On a cru que la chaleur avait renoncé à faire son apparition et on est dépourvue de vêtements légers. C'est là du moins ce que m'écrivent un grand nombre d'abonnées, en me demandant s'il est temps encore de faire faire des robes d'été, et en me

priant de leur indiquer quel tissu elles doivent choisir. Mon avis est qu'il est trop tard pour songer à la batiste, au linon, parce qu'il est évident que la mode subira une transformation cet hiver, et que ces robes, qui auront à peine été portées, ne seront plus faites au goût du jour l'été prochain. Je conseillerais de préférence le foulard surah à carreaux, de teintes neutres ou foncées, qui est très-léger et qui peut néanmoins composer un costume facile à porter jusqu'aux premiers froids. Comme toilette du soir, le pongé blanc crème fait de ravissantes toilettes sur un jupon bleu ou rose pâle ou en velours noir. Ce foulard, très-souple et d'une teinte très-seyante, se garnit de dentelles russes, d'effilés à glands ou de fanfaisie, et rien n'est plus élégant pour toilette de casino ou même toilette de dîner ou de petite soirée l'hiver. On peut donc sans crainte, à ce moment de l'année, faire une robe en foulard crème, puisqu'on peut la porter dans mille circonstances et en toute saison. Pour costume de rue, de promenade, de voyage, je conseillerai toujours le véritable cachemire de l'Inde en toutes teintes, les plus claires comme les plus foncées. Aucun tissu n'arrivera à la souplesse soyeuse de cette étoffe, à peu près inusable, et avec laquelle on peut faire les costumes les plus élégants et aussi les plus simples, de ravissants peignoirs, des vêtements d'enfants, etc., etc. Il y a le cachemire d'été, extrêmement léger, et le cachemire d'hiver, qui est plus épais. Nos abonnées savent que la maison de l'*Union des Indes*, 1, rue Auber, leur envoie *franco* des échantillons de foulard et de cachemire; il suffit de leur en faire la demande.

Je crois utile de répondre ici à quelques questions qui m'ont été posées par quelques-unes de mes lectrices et qui intéressent nécessairement un assez grand nombre d'entre elles. D'abord, quelle est la tenue d'une maîtresse de maison à la campagne, quand elle a chez elle un certain nombre d'invités? A cela je répondrai : la plus extrême simplicité lui est imposée. Rien n'est plus ridicule que de contraindre ceux qu'on reçoit à un étalage de toilettes, ce qui est forcé, si on en donne soi-même l'exemple. Chez soi, à la campagne, on doit porter dans le jour des robes de toile, de linon très-simplement faites, des costumes de laine tout unis pour les jours moins chauds, pour le dîner et le soir, à certains jours où on a un peu plus de monde, des robes de mousseline ou de foulard très-peu ornées; jamais de dentelles ni de bijoux : il faut laisser l'initiative du luxe aux femmes que l'on reçoit, et permettre par l'extrême simplicité de sa mise à celles qui, par suite de leur goût personnel, ou des nécessités de fortune, s'habillent modestement, de ne rien changer à leurs habitudes.

Par contre, une maîtresse de maison ne doit jamais paraître en toilette absolument négligée, ni présider au déjeuner en peignoir, quelqu'élégant qu'il soit. Ce manque de tenue autoriserait certainement de la part des hommes qui sont reçus à sa table un laisser-aller qui finirait par être de mauvais goût. Le peignoir ne doit pas dépasser le seuil de la chambre. Les mêmes nuances sont également à observer, si, au lieu d'être chez soi et de recevoir, on va chez ses amis à la campagne. Il est assez ridicule, en effet, de traîner à sa suite un nombre considérable de caisses et de cartons, et cela pour plusieurs motifs. D'abord, il est peu convenable d'encombrer ainsi la maison de ses hôtes, car si chaque personne en faisait autant, la demeure la plus vaste ne suffirait pas; ensuite, cela indique dès l'abord des prétentions ridicules. Deux ou trois toilettes suffisent pour aller passer quinze jours à la campagne, si on y ajoute deux peignoirs et une ou deux robes sans conséquence, destinées par avance à être sacrifiées aux promenades périlleuses... pour les vêtements, ou pour les temps de pluie, car voilà encore un écueil contre lequel on se prémunit rarement. On ne veut avoir que de fraîches toilettes bien pimpantes, et si un jour on a quelque sentier humide à parcourir, quelque montagne couverte de genêts à franchir, on rentre avec une robe salie, déchirée, et sur laquelle on a pourtant veillé avec une sollicitude qui a rendu votre marche incertaine, embarrassée, qui n'a pas laissé que d'influencer votre humeur au point de vous rendre presque maussade, et par conséquent un peu ridicule. Il est donc nécessaire d'emporter toujours un ou deux costumes très-unis, très-simples, très-solide et d'une valeur tellement mini ne qu'on puisse, au besoin, en faire le sacrifice pour une journée de plaisir. C'est là le secret de la véritable élégance : être toujours vêtue pour la circonstance.

Les excursions à cheval à la campagne autorisent une tenue moins correcte qu'à la ville. Aussi l'amazone de drap bleu ou noir peut se transformer en amazone de léger drap gris ou en étoffe de laine sergée et lourde; la forme elle-même se modifie; on peut porter le petit veston fermant à la poitrine par un bouton sur un gilet de piqué blanc; ce gilet monte jusqu'en haut; on porte avec cet ensemble un col écrit à pointes recourbées et une cravate de couleur. Le chapeau de sole noir est également remplacé par le petit feutre gris avec plume ou aile. Gants dits gants Régénération paille ou blancs. Les amazones en coutil sont, à mon sens, très-peu seyantes; les plis formés ne s'effacent pas et restent cassants et roides; je ne conseille donc pas à la *jeune amie* qui voulait avoir un costume de cheval en cette étoffe, de suivre son idée. La laine convient mieux à tous égards. Non-seulement elle drape et s'allonge en plis harmonieux, mais, au point de vue de l'hygiène et de la santé, elle est infiniment préférable. Après un galop un peu prolongé, le corps est en moiteur; si on s'arrête alors pour respirer et suivre au pas quelque allée fraîche et couverte, on peut aisément prendre mal, si on n'est pas suffisamment couverte d'une étoffe chaude et moelleuse. Le pantalon est absolument nécessaire avec la forme des jupes d'amazone actuelles. Ces jupes forment un sac étroit et il est impossible de porter autre chose en dessous qu'un pantalon très-exactement ajusté au corps. Ce pantalon est d'ailleurs la chose la plus commode et la plus convenable. On peut au moins, en descendant de cheval, en traversant à pied une cour, un jardin, relever suffisamment sa jupe. Je trouve, d'ailleurs, cela très-élégant, un pantalon que le petit sous-pied tend sur la jambe. La botte vernie est très-jolie mais d'un prix exorbitant. La bottine de chevreau qui n'est pas faite *ad hoc* est tout aussi bien. A mon sens, le voile est chose extrêmement gênante et même dangereuse. Il faut bien en convenir, une femme à cheval, quelque bonne écuyère qu'elle soit, n'est jamais absolument assurée contre une chute; elle ne doit donc rien laisser aux éventualités du hasard. Or, le voile abaissé obscurcit la vue; un pli revenant sur les yeux par le mouvement précipité de la course peut empêcher l'amazone de voir un obstacle; le voile, roulé, peut se détacher, s'accrocher aux branches; et il n'a ainsi aucune utilité. Je parle d'expérience, car je dois la seule chute de cheval que j'aie faite à un voile de gaze qui, me fouettant le visage, m'avait empêchée d'apercevoir un fossé profond. Si je ne me suis pas tuée, c'est que Dieu a bien voulu faire un miracle en ma faveur. Avis à mes jeunes lectrices.

MARIE DE SAVERNY.

QUELQUES OBSERVATIONS PRATIQUES

SUR L'USAGE DES PARFUMS

J'ai sur les parfums une théorie dont l'énoncé pourrait bien paraître paradoxal, mais qui a sa valeur cependant. Je prétends que tout parfum qui révèle sa présence est absolument odieux. Qu'est-ce donc qu'un parfum, me dira-t-on, sinon une odeur faite pour se répandre et donner une sensation agréable à l'un des cinq sens de l'homme? Sans doute, voilà une très-bonne définition, mais qui n'est nullement en opposition avec mon dire. Je m'explique. L'odeur la plus exquise devient insupportable si elle est assez pénétrante pour se communiquer aux choses que touche et qu'approche la personne qui en est imprégnée, si elle se répand dans l'air de façon à le saturer, à le dénaturer, à le rendre irrespirable; à mon avis, en un mot, tout parfum, pour être acceptable, doit être assez subtil, assez léger pour se concentrer absolument sur celui qui en fait usage; à cette condition seulement, j'admets l'usage du parfum.

Peut-être me trouvé-je dans une disposition nerveuse spéciale, — je sais pourtant bon nombre de personnes de mon avis; — mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il me serait absolument impossible de rester dix minutes dans une pièce où se trouverait une femme exhalant l'une de ces odeurs irritantes qui ne respectent rien, qui s'attachent à tout, aux cheveux, aux vêtements, à l'haleine même qui s'en imprègne si on ouvre la bouche pour parler, qui vous poursuit encore dans la rue, quelque diligence qu'on fasse, et jusque dans le cabinet de toilette, où elle résiste encore aux ablutions les plus prolongées. Si vous avez eu le malheur de serrer la main de la personne ainsi .. embaumée, brûlez vos gants; si vous avez touché votre mouchoir avec ces mêmes gants, hâtez-vous de vous en débarrasser. Enfin ce n'est qu'avec une peine infinie et après des heures de supplice qu'il est permis d'oublier une aussi fâcheuse rencontre.

Et notez bien ceci : c'est que lorsqu'on abuse des parfums, on ne s'aperçoit nullement soi-même de l'effet produit. On s'habitue à vivre dans cette atmosphère énervante; la finesse de l'odorat s'émousse, et il est littéralement exact qu'on ne peut plus apprécier l'intensité des odeurs que l'on porte sur soi et que l'on communique aux autres. Il est donc fort possible que, parmi mes lectrices, il s'en trouve qui, en lisant ces lignes, pensent absolument comme moi, sans se rendre compte qu'elles-mêmes sont un peu atteintes du travers contre lequel je m'élève, et cela à leur insu, sans s'en douter. Il suffit, en effet, d'user habituellement d'un parfum à base de musc, d'ambre ou de patchouli, d'en faire un usage constant, d'en verser sans modération sur son mouchoir pour ne plus se rendre compte de l'effet produit sur autrui. En peu d'instants, cette odeur pénètre les vêtements, les pores de la peau, et on devient ainsi, sans l'avoir prémédité, un sachet ambulant. Je ne parle pas seulement ici de l'inconvénient très-grand cependant d'être désagréable aux personnes qui vous approchent, en affectant sérieusement leurs nerfs trop délicats, mais je suis absolument d'avis que la femme comme il faut doit éviter avec le plus grand soin l'abus des odeurs trop pénétrantes. Je base cette opinion sur le même précepte déjà énoncé plusieurs fois à propos de la toilette féminine. Il ne faut jamais, en aucune occasion, signaler sa présence, en quelque lieu que l'on se trouve, par *quelque chose* qui attire l'attention sur soi. La femme de bon ton ne doit jamais rien faire pour être remarquée, sans cela elle cesserait d'être femme de bon ton. Or, les parfums violents ont plus que tout, et mieux que la robe la plus étonnante, le privilège de forcer l'attention et de la fixer.

Je ne sais si je me suis fait comprendre. Je ne prétends point exclure des menus détails de notre toilette l'emploi des odeurs délicates et fines, qui est extrêmement agréable, je prétends seulement qu'il faut savoir les employer discrètement et avec discernement; quelques gouttes d'essence d'iris dans l'eau qui sert aux ablutions. Un sachet dans le linge de corps, sachet composé de poudre même de patchouli, à petite dose, rien de mieux. Tous les parfums sont à peu près agréables, employés avec cette modération, hormis ceux cependant à base de musc. Quoi qu'on fasse, cette odeur pénètre et demeure, et devient d'autant plus odieuse qu'elle s'affaiblit davantage. La mode en est d'ailleurs passée, grâce au ciel; on préfère aujourd'hui certaines préparations auxquelles on donne des noms étranges. L'une d'elles a ma prédilection, j'en conviens; c'est l'*ylang-ylang*, qui s'évapore promptement et ne laisse après elle aucune senteur lade et écœurante. L'*opoponax* est également agréable; mais, je le répète, il ne faut pas en abuser. Je conseillerai toujours de ne pas adopter le moyen de jeter quelques gouttes d'essence pure dans le mouchoir. Un sachet suffit pour changer en un vague et doux parfum l'odeur qui communique au linge le blanchissage et le repassage, et rendre son usage agréable. Il est, en revanche, un petit raffinement de sensualisme auquel je suis extrêmement sensible, qui consiste à jeter parmi les draps et le linge de maison ou de table des fleurs de lavande ou des feuilles de verveine, des feuilles de rose ou de violette, pendant la saison. Ces parfums de fleurs fraîches, séchées entre les plis des draps et des serviettes, les pénètrent d'une odeur extrêmement fine et subtile et délicieusement agréable, qui éveille des idées d'ordre et dévoile les soins intelligents qu'une bonne maîtresse donne aux choses de l'intérieur. Du reste, l'application de cette méthode pour parfumer le linge de maison peut être faite au linge de corps. Une poignée de violettes fraîches sur les mouchoirs ou les chemises remplace le plus suave de tous les parfums, et il n'est rien de plus facile à essayer.

MARIE DE SAVERNY.

LA VOIX DU CŒUR

XVI

En voyant partir son maître qui accompagnait la princesse, le bull-terrier s'élança, et, pour le reprendre, Mariette courut en s'ébattant dans le jardin comme une fillette qui poursuit un papillon ou une libellule.

Lady Clarck, ayant fait arrêter sa voiture devant la boulangerie, en descendit avec la princesse. En la voyant entrer, l'excellente femme vint à elle.

— Milady, avez-vous vu Mariette?

— A l'instant même.

— Comment va-t-elle, la chère petite?

— Assez bien, dit lady Clarck.

Puis elle ajouta :

— Mme la princesse, amie de la Grâce, veut parler à son père. Faites-le venir.

Tandis que Julia courait à la recherche de Bastien ou plutôt de Jacques Gervais, la princesse tendit cordialement la main à la boulangère.

— Vous avez été secourable à ma fille adoptive, lui dit-elle, recevez l'assurance de toute ma reconnaissance.

— Eh! mon Dieu! répliqua l'excellente femme avec la simplicité des bons cœurs, ce que j'ai fait, madame, tout le monde l'eût fait comme moi en voyant Mariette. Je n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir pu empêcher le malheur qui l'a atteinte.

Julia rentra en courant.

— Bastien n'est pas rentré, dit-elle.

— Penses-tu à la Grâce? demanda brusquement lady Clarck à la petite fille.

— Oh! oui, j'y pense, repartit tout émue la mignonne. Je voudrais bien l'embrasser. Emmenez-moi voir Mariette.

— Je te promets que tu la verras, répliqua lady Clarck.

Cependant, le temps qui pouvait être si précieusement employé par la princesse et ses amis, dans l'intérêt de leur chère Sagesse, s'écoulait inutilement chez Mme Durand, à attendre Georges Bastien, dont l'absence se prolongeait outre mesure.

— Je vous prie, madame, lui dit la princesse, d'amener à mon hôtel, rue de Rivoli, celui que vous appelez Georges Bastien.

— Dès son retour, j'aurai l'honneur de vous conduire cet homme.

— Vous comprenez que son titre de père aplanira toutes les difficultés et hâtera la solution que j'appelle de tous mes vœux.

— Parfaitement.

En ce moment, un homme jeune encore et trop somptueusement couvert de velours, de fourrures et de joyaux, entr'ouvrit la porte, et sans ôter son chapeau :

— Jacques Gervais... pardon, Georges Bastien est-il là? demanda-t-il.

— Non, monsieur, repartit Mme Durand.

— Sitôt qu'il sera rentré, poursuivit l'inconnu, dites-lui qu'il vienne me rejoindre.

— Où? demanda Mme Durand.

— Il sait où.

Lady Clarck et la princesse furent péniblement surprises par l'apparition de ce personnage hétéroclite.

La princesse, prenant affectueusement la main de la boulangère, lui dit d'une voix dans laquelle on sentait des sanglots :

— Croyez, madame, que je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour Mariette.

Et se tournant vers lady Clarck :

— Mettez-moi à même, mylady, de vous présenter chez vous mes remerciments pour l'intérêt que vous portez à...

Ici, un sanglot lui coupa la voix.

— Merci, madame, répliqua l'excentrique lady, je ne reçois jamais personne, mais j'irai prendre chez vous des nouvelles de la Grâce.

Et ce fut avec une hauteur superbe qu'elle rendit à la princesse, si hautaine d'habitude, le salut cordial qu'elle lui faisait.

Jacques Gervais ne reparut ni le soir, ni le lendemain.

C'est hôtel Meurice que nous retrouvons la princesse ***; elle écoute avec attention une discussion scientifique entre le docteur Dumont et le docteur T***; Claude de Drontheim écoute aussi et ne réplique jamais à ses deux anciens.

— Et vous, mon jeune maître, que pensez-vous du moyen que nous conseillons? demanda le docteur T***. L'approuvez-vous ou le combattez-vous?

— Je le désapprouve absolument, répliqua fermement Claude.

— Pour quelle raison? ajouta le savant docteur.

— Parce que j'estime que pour combattre le mal, avec chance de le vaincre, il nous faut en connaître la cause.

— Ceci est élémentaire, dit en riant le docteur T***.

— Aussi, pour parvenir à connaître cette cause, mon avis est qu'il faut ramener la jeune fille aux lieux où elle a d'abord reçu sa première atteinte. Elle y reprendra inconsciemment des habitudes qui nous serviront de jalons pour la mener à une entière guérison.

Un coup discrètement frappé à la porte fit entrer le valet de chambre de la princesse portant sur un plateau la carte de lady Clarck.

— Faites entrer milady, répondit la princesse qui se leva avec un gracieux empressement pour aller au-devant de la noble Anglaise.

Lady Clarck entra avec une solennelle lenteur. Elle n'était suivie que du plus minuscule de ses kings-charles.

Milady Clarck fit à la princesse la révérence lente et embaumée de *comt* qu'elle faisait à Windsor en défilant devant sa gracieuse Majesté, et de sa voix de contralto elle demanda à la princesse :

— Comment va la Grâce?

— Toujours de même, milady.

— Il faut la conduire en Angleterre, nos médecins sont fort savants.

Avec un aplomb inouï, la noble femme lâcha cette énorme naïveté en présence des trois docteurs français.

— Merci, milady, répondit avec un pâle sourire la princesse.

— Si, je vous prie, faites cela, insista milady.

— Plus tard j'accepterais, repartit la princesse, si la science, ici, était impuissante.

— Oh! non, n'attendez pas. Je mets à votre disposition mon hôtel à Londres et mon cottage près Bedlam. Oh! venez, je vous prie.

La princesse s'inclina sans répondre.

Au même moment, la porte du salon, ouverte de nouveau, livra passage à Thérèse et à André de Versault.

André resta sur le seuil, immobilisé par la surprise, à la vue de la noble lady.

Celle-ci, de son côté, contracta ses sourcils en apercevant le jeune homme.

— Pourquoi, madame la princesse, dit-elle en fixant sur l'artiste ses yeux où perçait la colère, pourquoi recevez-vous ce méchant garçon?

— Parce que, milady, répliqua la princesse avec un mouvement d'épaules qui disait que sa patience s'épuisait, parce que le prince estimait fort M. de Versault comme gentleman et comme artiste.

Et s'adressant à André, sans autrement s'occuper de lady Clarck :

— Mariette vous a-t-elle reconnu?

— Oui, chère princesse, répliqua-t-il avec une joie rayonnante, puisqu'elle m'a dit en montrant du doigt ma décoration : « Pourquoi ce ruban rouge?... »

— Oh! mon Dieu! exclama la princesse.

« — Je ne vous l'avais pas encore vu, » a-t-elle ajouté en souriant comme autrefois.

— Courons près d'elle, s'écrièrent à la fois Claude de Drontheim et Thérèse.

Lady Clarck faisait fausse note dans cette réunion où tous les cœurs étaient en harmonie. Son tact de grande dame, doublé de son flegme britannique, ne lui fit point défaut pour sortir de la position qu'elle s'était faite. Après avoir salué la princesse avec le même cérémonial et envisagé Thérèse, elle dit à André de Versault :

— Portez *little fellow* jusqu'à ma voiture.

— Volontiers, ma tante, répliqua le jeune artiste, en prenant délicatement le king-charles.

— Milady, monsieur... Ne l'oubliez jamais! ajouta-t-elle avec solennité.

Et du même pas fatidique qu'elle y était entrée, lady Clarck sortit du salon.

— Ce doit être une pensionnaire échappée de Bedlam, dit en riant le docteur T***. Dites-nous votre impression sur notre chère malade, ajouta-t-il ensuite en s'adressant à Thérèse.

— En voyant M. de Versault s'avancer vers elle, dit Thérèse, elle a cherché par où s'en aller, et puis elle a caché son visage dans ses mains. Mais lorsqu'il l'a interpellée comme autrefois :

« — Que je suis heureux de vous voir, chère Sagesse! »

Elle a découvert ses doux yeux, et, l'envisageant franchement, au lieu de répondre, elle a demandé :

« — Pourquoi ce ruban rouge? »

M'avançant alors, j'ai pris sa main.

— Voulez-vous, Mariette, venir à Saint-Hubert?

Dès lors, elle est restée muette et indifférente, ne voyant plus, n'écoutant plus.

Le docteur T*** réfléchit profondément durant quelques minutes, puis, tout à coup, relevant la tête :

— A la Salpêtrière! s'écria-t-il du ton d'un général qui ordonne un suprême combat.

Pour accueillir ses amis, Mariette n'eut ni un sourire ni un mouvement de crainte; l'indifférence, l'insensibilité avaient repris possession de la pauvre enfant; son regard atone se posait dans le vide, et pourtant la beauté de la jeune fille avait pris un caractère étrange : elle rappelait les anges des vieux maîtres de l'école florentine.

Elle s'approcha de Thérèse, qu'elle regarda curieusement dans les yeux.

— Avez-vous vu la mer, madame? lui demanda-t-elle. Elle souffle et gronde contre les rochers, ainsi que les lions. Houm! houm! houm! et l'homme passe dans un bateau blanc!

A cet instant, Mariette fut prise d'une activité qui ne lui était pas habituelle. La présence de Thérèse éveillait en elle des souvenirs, et celle de Claude troublait le cœur de la jeune fille. Le silence gardé autour d'elle l'oppressait; elle le rompit en s'adressant au docteur Dumont, et lui désignant la princesse d'un geste incohérent :

— Elle ne parle donc pas?

— Si, chère enfant, répliqua la princesse. Viens près de moi... viens, tu sais bien que je t'aime.

Mariette s'approcha de la princesse; elle la regarda longuement; puis elle partit d'un rire strident, terminé par des sanglots convulsifs qui amenèrent un évanouissement.

Sans l'attentive prévoyance de Claude, qui reçut Mariette dans ses bras, elle fût tombée. La princesse et Thérèse, pour la rappeler à la vie, la dévêtirent.

Avec quelle curieuse tendresse la mère et la tante cherchèrent la marque qui devait rendre une famille à l'enfant perdu.

Thérèse, agenouillée devant la pauvre insensée, cherchait à détacher ses bras, qui étreignaient sur son cœur un petit sachet. Enfin la contraction céda d'elle-même et les deux femmes purent voir au dessous du bras un tatouage qui portait l'sible encore la date authentique révélée à la princesse par la vieille moribonde.

Mariette avait retrouvé une mère.

La pauvre enfant cependant restait insensible...

Et n'eût-elle pas été évanouie, que la folle l'eût empêchée de comprendre quelle transformation la Providence faisait dans son présent et dans son avenir.

— Ma fille, soupirait la princesse en contemplant avec une tendresse ineffable l'enfant dont l'abandon pour quelques heures de faux plaisirs lui avait coûté tant de remords. Ma fille! je te retrouve et Dieu te reprend à moi!

— Non, madame, dit Claude de Drontheim, ayez confiance, Dieu vous la rendra avec toute son intelligence pour vous aimer...

— Voyez, chère sœur, interrompit Thérèse, notre Sagesse revient à la vie.

En effet, un léger incarnat commençait à colorer les joues de la jeune fille, qui bientôt ouvrit les yeux.

Elle regarda autour d'elle, et, nullement surprise de se voir les bras nus, la poitrine découverte, elle se leva pour s'en aller.

— Mariette! dit la princesse avec autant de caresses dans la voix qu'elle avait d'amertume dans le cœur.

Ce nom éveilla un écho bien lointain dans la mémoire engourdie de la jeune fille, car elle regarda chacun d'un regard plus inconscient qu'interrogateur; enfin, ayant porté à son front le sachet, relique chère, qu'elle étreignait toujours :

— Qui m'appelle? demanda-t-elle; est-ce vous, mon père?

A ce nom de père, la princesse se sen it frémir.

— Mariette! répéta-t-elle.

La jeune fille prêta l'oreille comme si elle eût entendu dans le lointain une voix connue; puis elle pleura.

— Ecoutez!... écoutez!... Le rossignol chante encore! la nuit est belle!... Elle va revenir!... et lui?

Mariette approcha de ses lèvres le sachet qui lui rappelait sans doute de tendres souvenirs, car à son contact son visage d'ange prenait une expression de bonheur céleste.

— J'aurai le droit de l'emmener, n'est-ce pas? demanda la princesse au docteur T*** en désignant Mariette.

— Je le pense, madame; et parvint-on à retrouver celui que l'on croyait son père, vos droits, légalement prouvés, détruiraient toutes les prétentions que pourrait avoir Jacques Gervais.

— Non, Georges Bastien! s'écria la pauvre insensée; et un cri d'effroi déchira sa gorge.

(*A suivre.*) L. ALLIN.

CURIOSITÉS DE LA MODE

LE COMMERCE DES MODES AU MOYEN AGE

I

Le treizième siècle fut, sans contredit, la période la plus brillante du moyen âge. Les premières croisades, en unissant entre eux sous une bannière commune, — celle de la croix, — des peuples jusqu'alors divisés, et en mettant face à face la barbarie occidentale avec la civilisation raffinée de l'Orient, ouvrirent pour notre pays l'ère du progrès.

Tout changea de face en France.

Sous le règne de Philippe-Auguste et de ses successeurs, la loi succède peu à peu à la force brutale; la féodalité perd son caractère sauvage et adopte des mœurs plus courtoises; on n'est plus seulement haut et puissant seigneur rançonnant le peuple à sa guise, on tient à honneur d'être reçu *chevalier*, de se faire le protecteur de la veuve et de l'orphelin et de se dévouer, suivant la grande maxime de la chevalerie : *à son Dieu, sa dame et son roi.*

Les dames ne sont plus les humbles servantes de leur maître et époux; elles règnent. Le plus vaillant, le plus farouche, mendie une de leurs paroles, un de leurs regards un de leurs sourires.

Elles président aux tournois : barons et rois font des prodiges pour obtenir qu'une main douce passe à leur cou l'écharpe du vainqueur. La galanterie est à l'ordre du jour.

C'est le siècle des arts et de la poésie.

De toutes parts semblent jaillir du sol les palais et les cathédrales. Le style ogival brille dans tout son épanouissement.

Des légions de sculpteurs, sorties on ne sait d'où, découpent les façades et les piliers en dentelles merveilleuses, et sèment sur tous les édifices les statues avec tant de profusion, que le populaire ne s'explique leurs travaux qu'en les attribuant à des génies descendus d'un autre monde.

Les peintres aussi sont à l'œuvre. Les vitraux et les manuscrits aux étincelantes enluminures témoignent de leur habileté, sinon de leur génie.

L'isolement sombre du siècle précédent fait place à un immense besoin d'expansion et de relations sociales.

Les Cours d'Amour réunissent les châtelains et les châtelaines d'une même contrée. La grâce et l'esprit président à ces fêtes poétiques. Ménestrels, troubadours et trouvères, accueillis comme des dieux olympiens, y viennent répéter leurs belliqueux poëmes ou leurs tendres chansons.

La liberté, à son tour, lève timidement la tête.

Les rois affranchissent les communes; les serfs recouvrent enfin le droit de se racheter et de devenir hommes libres. La bourgeoisie grandit dans l'ombre.

II

Le costume se ressentit naturellement de ce changement de mœurs, et si le vêtement guerrier des seigneurs demeura à peu de choses près ce qu'il était au siècle précédent, il n'en fut pas de même de leur vêtement civil.

Ils rivalisèrent avec les dames d'étoffes somptueuses et de riches ornements.

Si nous en croyons les poëtes et les romanciers du treizième siècle, il existait dès lors une variété d'étoffes qui ne le cédait en rien à ce qui se fait de nos jours.

Nous citerons entre autres :

Le *camelin* ou *camelot*, étoffe en poil de chèvre. Le camelin de Château-Landon était fort estimé.

La *tyreteine* ou *tirelaine*, tissu de laine assez grossièrement ouvré.

L'*isenbrun* et le *galembrun*, étoffes de gros drap, de couleur brune.

Ces quatre sortes d'étoffes étaient portées surtout par les artisans et la petite bourgeoisie.

La noblesse tirait d'Asie la plupart des ajustements de soie ou de pelleterie qui composaient sa parure. Venise servait d'intermédiaire entre les fabricants asiatiques et les acheteurs français. Parmi les riches tissus dont Venise faisait commerce, on remarque :

Le *siglaton*, ou brocart d'or et de soie;

Le *cendal*, ou taffetas de soie unie, dont l'usage était général dans les classes riches du treizième siècle;

Le *samit*, espèce de satin;

Le *velours*, enfin, qui n'apparaît que comme une rareté, et dont les reines osent à peine employer quelques morceaux dans leurs ajustements de cérémonie.

Mais tous n'ont point assez de fortune pour acheter, presque à poids d'or, les riches produits de l'Orient; ils trouvent en France même des tissus moins brillants, fabriqués dans le pays, d'un prix assez élevé cependant pour que le bas peuple n'en pût faire usage. Ce sont :

L'*estamfort*, ou drap superfin;

Le *pers*, autre drap fin, d'une teinte bleu foncé;

Le *bonnette*, drap vert;

Le *cainsil*, serge blanche;

La *brunette*, tissu moelleux, en fine laine de couleur brune;

Le *barracan*;

L'*étamine*;

Le *molequin*, étoffe de lin.

J'en passe vingt autres, d'un usage moins répandu. Le nom de chaque étoffe variait, du reste, selon la couleur qu'on employait pour la teindre.

Parmi les nuances les plus estimées, il faut citer l'écarlate, qui avait remplacé l'ancienne pourpre romaine.

Les couleurs les plus diverses sont également employées dans les costumes des deux sexes.

L'usage des fourrures se vulgarise de plus en plus. L'hermine sustout et le *menu-vair*, fourrure mêlée de gris et de blanc, sont excessivement recherchés.

(*A suivre.*) BERTHA DE DORDRECHT.

CONSEILS DU DOCTEUR

OBÉSITÉ

J'ai reçu depuis longtemps plusieurs lettres de nos abonnées me demandant *une recette pour faire maigrir*. Comme il n'existe pas en médecine de remède spécial capable de produire un pareil résultat, je me suis toujours abstenu de répondre avec l'intention de traiter ce sujet dans un article particulier. C'est ce que je vais faire aujourd'hui.

Lorsque l'excès de graisse accumulée dans les tissus de l'économie arrive à un point tel que certaines fonctions en éprouvent une véritable gêne, il y a maladie et celle-ci prend le nom d'*obésité*.

Chez l'homme adulte, à l'état de santé, d'une bonne constitution et d'une corpulence ordinaire, le poids de la graisse est au poids total du corps comme 1 est à 20; chez la femme, dans les mêmes conditions, le poids de la graisse est au poids du corps comme 1 est à 16. La femme est donc généralement un peu plus grasse que l'homme. Au delà de ces proportions, et dès qu'une quantité un peu considérable de graisse commence à se déposer dans les tissus, il y a obésité; mais entre cette obésité qui commence et celle où le corps, enseveli sous la graisse, pèse six ou huit cents livres, il existe un grand nombre de degrés par lesquels une personne obèse peut passer successivement. Quelquefois la graisse ne s'accumule que dans quelques parties du corps, principalement dans les parois du ventre et dans l'épiploon. Dans ce cas, les fonctions physiologiques s'exécutent sans difficulté, il n'y a qu'une gêne plus ou moins grande dans la flexion du corps en avant. Mais lorsque l'obésité est générale, que l'excès de graisse a envahi toutes les parties du corps, les mouvements sont roides, difficiles, embarrassés; la démarche est pénible et prend un caractère tout particulier; le moindre exercice provoque une sueur abondante et d'une odeur oléagineuse; la respiration est courte, pénible et accompagnée de palpitations de cœur. Quelques malades mangent peu, mais le plus grand nombre sont voraces, et, après le repas, ils ont une tendance presque irrésistible au sommeil. La plupart meurent de maladies de cœur, de congestion cérébrale ou pulmonaire.

Les causes de l'obésité sont nombreuses. La première est l'hérédité, c'est-à-dire une prédisposition naturelle qui existe dans les familles et qui se transmet de père en fils. Une autre cause bien plus évidente est l'âge. C'est vers quarante à quarante-cinq ans, et plus particulièrement pour le sexe féminin, que l'embonpoint commence à prendre des proportions exagérées. Ce qui favorise encore cette disposition naturelle à la femme, c'est l'oisiveté, la vie sédentaire, le manque d'exercice auquel la femme du monde se condamne volontairement pendant la plus grande partie de sa vie. On peut ajouter encore la nourriture succulente, ce qui explique pourquoi cette affection est si commune dans la classe riche de la société. Les officiers de cavalerie, et même les simples soldats de cette arme, sont plus sujets à l'obésité que les fantassins; il en est de même des prisonniers, à cause du manque d'exercice.

Traitement. — Nous avons dit tout à l'heure, et nous ne craignons pas de répéter qu'il n'existe jusqu'à présent aucun médicament spécial connu capable de combattre l'obésité. Pour se débarrasser de cette affection fort incommode, il faut avoir recours à l'hygiène et au régime diététique. L'expérience a démontré que ces deux moyens sont réellement efficaces, pourvu qu'on les emploie dès le début et pendant longtemps avec persévérance. Toute cure d'obésité repose sur trois principes absolus : exercice fréquent, modération dans le sommeil, d'scrétion dans le manger. Malheureusement, il est très-difficile de commander l'exercice à quelqu'un qui ne demande qu'à se reposer et à dormir; il faut aussi beaucoup de caractère pour se priver de manger, quand on a faim : c'est pourquoi il y a beaucoup de personnes obèses qui demandent un remède pour les faire maigrir, et il y en a si peu qui aient le courage de mettre à exécution les conseils qu'on leur donne.

Voici, en quelques mots, le traitement que je conseillerais à toute personne atteinte d'obésité, à moins de contre-indication tirée de son tempérament ou de toute autre circonstance particulière :

1° Vie très-active au physique et au moral, c'est-à-dire exercices de toute sorte, marche, gymnastique, travaux manuels, occupations sérieuses et attachantes.

2° Alimentation peu abondante et composée exclusivement de viandes blanches et de légumes herbacés. Se lever de table toujours avec faim; ne jamais manger de matières féculentes telles que pommes de terre, haricots secs, pois, lentilles, etc.; privation absolue de bière, de cidre, d'alcool et toute espèce de boisson sucrée; peu d'eau et de vin.

3 Prendre tous les deux ou trois jours une très-légère purgation de manière à entretenir la liberté du ventre sans fatiguer les voies digestives.

4° Se coucher tous les jours à minuit et se lever à cinq ou six heures du matin pour faire une longue promenade à pied.

Le docteur Trousseau prescrit aux obèses deux grammes de bicarbonate de soude par repas ou cinquante grammes d'eau de chaux. Cette médication doit être continuée pendant deux mois, puis reprise un mois par trimestre pendant deux ou trois ans.

M. Bouchardat a proposé pour les diabétiques un traitement qui peut s'appliquer en tout aux personnes atteintes d'obésité; le voici :

A déjeuner, cent vingt à cent trente grammes de bœuf, de mouton, de rognons ou de poisson grillé, de lard ou de viande froide de toute sorte, à l'exception du porc frais; une grande tasse de thé sans sucre ni lait, un petit biscuit ou trente grammes de pain rôti. — A dîner, cent cinquante grammes environ de poisson grillé, légumes verts de toute espèce, ni sucrerie, ni pâtisserie; pain grillé, volaille, gibier, deux ou trois verres à vin de Bordeaux, fruits cuits, thé ou café sans sucre.

Si l'on ajoutait à un pareil régime l'usage de l'hydrothérapie ou de quelques eaux thermales, nous sommes persuadé qu'on triompherait facilement de l'obésité.

DOCTEUR IZARD.

LA FEMME TURQUE

Dans les pittoresques récits de voyage (*Du Rhin au Nil*) que publie *la Mosaïque*, M. Du Boisgobey fait un portrait fort spirituel de la femme turque :

J'ai eu, dit-il, l'occasion d'examiner de près les Turques, et elles sont voilées d'une façon si transparente, que j'ai très-bien pu remarquer les traits caractéristiques de la race. Toute la partie supérieure du visage est admirable. Elles ont des yeux immenses, le front élevé, les sourcils bien arqués, et le teint d'une blancheur mate. On ne voit pas leurs cheveux, mais il est probable qu'ils sont d'un noir de jais, comme leurs yeux et leurs sourcils.

Le nez est long et surtout proéminent. Il n'est ni grec, ni aquilin : il avance. La lèvre supérieure aussi avance, mais la bouche et le menton fuient, ce qui gâte l'ensemble. Les lèvres sont charnues, les joues larges, et, — je ne trouve pas d'autre mot pour désigner le bas de la figure, — la *ganache* est lourde. Toutes sont petites ou tout au plus de taille moyenne. Je n'ai pas encore vu une seule Turque élancée, *jouée*, comme disait Rétif de la Bretonne, et, en vérité, nos Moresques d'Alger ont une tournure beaucoup plus élégante. Il faut dire que les filles de Stamboul se chaussent avec de larges bottes jaunes qui leur donnent une démarche lourde, traînante et superlativement disgracieuse. Quant au vêtement extérieur, il se compose d'un voile appelé *yachmak* et d'un *féredjé*, espèce de manteau de soie de couleur claire et sans manches. Cet ample et brillant pardessus enveloppe le corps depuis le cou jusqu'aux pieds, si bien que, de loin, une Turque se dandinant gauchement dans la rue, ressemble à un sac de bonbons de chez Siraudin, monté sur des pattes d'oie.

LES MENUS DE LA SAISON

Août.

MENU D'UN DINER DE CHASSE

Consommé aux croûtes gratinées.
Pièce de bœuf garnie à la flamande.
Matelote de poisson de rivière.
Perdrix aux choux.
Mayonnaise de homards.
Gigot de chevreuil rôti sauce poivrade.
Cèpes à la bordelaise.
Petits pois à la française.
Gâteau de riz.
Tourte aux pêches.

Memento. — Quand on achète homards ou langoustes tout cuits, il faut les choisir très-lourds, et, comme ils sont généralement peu cuits et simplement à l'eau salée, il est sage de les faire bouillir un instant dans un court-bouillon fait d'eau vinaigrée, persil, piment rouge, poireaux, sel et poivre. Le homard ne doit y être jeté que lorsqu'il est en ébullition, et il faut, après cuisson, l'y laisser refroidir.

LE BARON BRISSE.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

Nous nous plaisons à constater le grand succès des jupons blancs de la maison PLUMENT, que nous avons annoncés dernièrement. Cette nouvelle s'est répandue avec une vitesse incroyable, et les commandes affluent (rue Vivienne, 33) au point que les expéditions n'y suffisent qu'à grand'peine.

Quelle est la femme élégante, en effet, qui voudrait se priver d'un de ces nouveaux modèles, sachant surtout que l'ensemble de la toilette acquerra une élégance et un charme de plus?

M. de Plument est vraiment un prophète : ne nous a-t-il pas annoncé le retour au pouff? Nous savons maintenant qu'il avait parfaitement raison. Déjà, dans nombre de réunions mondaines, les robes se montrent plus boursouflées qu'il y a un mois.

Les tournures de cette maison de premier ordre présentent donc sûrement le caractère exigé par les nouveaux décrets de la mode; néanmoins, il est prudent et sage de bien spécifier le genre de tournure que l'on préfère, en soulignant le mot *bombé* ou *aplati* : de cette façon, on sera servie à souhait.

Le *corset-cage* et le corset *sultane* continuent d'être à l'ordre du jour de l'élégance intime.

PETITE CORRESPONDANCE

Voir la Petite Correspondance à la troisième page de la couverture. — Pour consacrer une place plus importante à la partie littéraire du journal, nous croyons devoir transférer à la troisième page de notre couverture les correspondances et les réponses qui ne s'adressent généralement qu'à un nombre relatif de lectrices.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Tous, participons à l'élan généreux en faveur des inondés.

Paris. — A. Bourdilliat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.